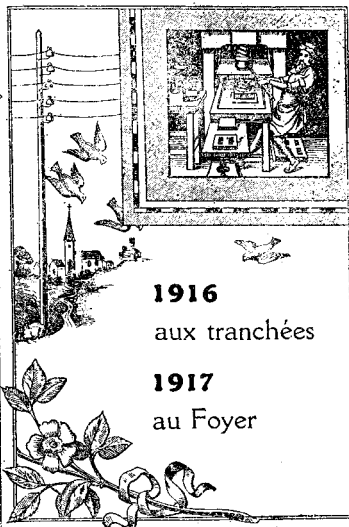
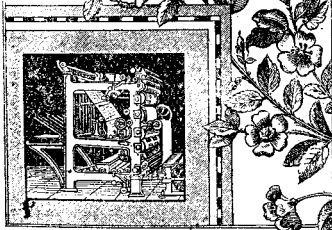


LES MOBILISES DU « NOUVELLISTE »

CE QU'ILS FONT, CE QU'ILS PENSENT, CE QUI PEUT LES INTERESSER



Noël, Noël! chantons victoire,
On les aura tous ces Teutons!
Et, ce Noël, c'est notre gloire
Luisant aux Cieux des Nations!



1916

aux tranchées

1917

au Foyer

LE MOT DE LA FAIM

Il y a un peu plus d'un siècle, le 11 septembre 1812, un homme qui fut grand parmi les plus grands, puissant parmi les plus puissants, envahissait la Russie à la tête de ses troupes et entra à Moscou. Il était empereur des Français, roi d'Italie, chef de la Confédération du Rhin, autant dit maître de presque toute l'Europe, car à son souffle la Prusse avait disparu, la Hollande avait été incorporée. La Pologne, transformée en grand-duché, était dirigée par son vassal le roi de Saxe. Il avait placé son frère Joseph sur le trône d'Espagne, son frère Jérôme sur celui de Westphalie, son beau-frère Murat sur celui de Naples. Bruxelles, Amsterdam, Hambourg, Cologne, Genève, Gènes, Florence, Rome n'étaient plus que des villes de son grand empire.

Il lui manquait Saint-Petersbourg et Londres, c'est-à-dire la Russie et l'Angleterre. De Boulogne il avait menacé celle-ci, de Moscou il menaçait celle-là. Il lui fallait maintenant la paix. « Je la veux absolument », écrivit-il au tsar Alexandre. — Plus de paix, répondit ce dernier. On sait ce qu'il advint.

Le kaiser qui n'est pas Napoléon, qui

n'a ni Paris, ni Londres, ni Moscou, ni Rome, dont les armées s'usent depuis deux ans contre les armées de France, d'Angleterre et de Russie, dont l'empire est presque en proie à la famine, veut lui aussi la paix. Il se sent tout-à-coup plein de générosité et son cœur saigne de tant de tueries. « Plus fort, écrit un journal anglais, il nous écraserait sans pitié. C'est parce qu'il n'en peut plus qu'il nous tend sa main ensanglantée de crimes. Guillaume, vous repasserez ».

Les poilus de Verdun, eux, n'ont pas tant de phrases. Ils ont planté « Rosalie » au bout de leur Lebel et, en quatre heures d'horloge, ils ont bousculé les Allemands pris onze mille au collet et tué trois fois plus qu'ils n'ont été tués. Ils leur ont répondu à leur façon de répondre à propos de la main du kaiser et de son ventre de fils.

— Tant qu'à faire, disait un des héros de Louvemont qu'on interrogeait, il faut aller jusqu'au bout. Autrement dans deux ans ça serait à recommencer ».

Et les soixante mille poilus de Verdun ont crié le mot de Cambronne qui, pour les boulangers de Berlin, est devenue le mot de la faim.

MES CHERS COLLABORATEURS,

Vous me demandez quelques lignes pour votre numéro de Noël.

Il m'en faudrait beaucoup pour vous dire tout ce que j'ai dans le cœur à votre sujet, et le *Petit Canard*, comme vous l'appeliez injustement, n'a pas cependant beaucoup de place à offrir.

Où, il me faudrait beaucoup de lignes et même des pages pour vous exprimer toutes les félicitations et tous les encouragements qui vous sont dus, pour vous porter aussi tous les souhaits qui se forment pour vous.

Vous donnez le plus bel exemple de patriotique camaraderie. Que la France soit unie, courageuse, laborieuse comme vous l'êtes, et elle sera sauvée. Vous réalisez cette intime entente de ceux qui combattent sur le front et de ceux qui peinent sur l'arrière, tous n'ayant au cœur qu'une même conscience avec le même sentiment de l'honneur et du devoir.

Vous faites une grande famille, où les morts ne sont point oubliés, parce que leurs exemples sont des leçons, et où les vivants se serrent loyalement les coudes, sans autre rivalité que celle du bien qu'ils veulent faire et qu'ils font.

Que l'année qui vient cimenter donc cette union dans les joies si impatientement attendues de la victoire et de la paix !

Et pourquoi — comme si nous étions encore de petits enfants — pourquoi ne demanderions-nous pas tout simplement à l'Enfant Jésus de les mettre l'une et l'autre dans nos souliers de Noël ?

Ah ! mes amis ! quel jour de l'an alors nous ferions !

J. RAMBAUD, *Directeur du Nouvelliste.*

A NOS CAMARADES,

Si cette guerre, sans exemple dans l'histoire, soumet les affections à l'épreuve la plus cruelle de l'éloignement, elle éveille aussi toute la puissance du souvenir. Et ce souvenir reste d'autant plus vivace qu'il a sa source dans le labeur commun, dans ces liens de collaboration où l'effort mêle les âmes par l'échange des pensées.

C'est dire à nos camarades absents combien ils sont demeurés présents, ceux qui sont debout et travaillent encore à la victoire, comme ceux qui sont tombés et l'ont déjà payée de leur sang.

Aux premiers vont nos espoirs et notre confiance, aux autres nos prières, et c'est une idée touchante que celle qui nous permet, par la voie de ce petit journal, de mêler ces vœux et ces prières, en cette fête de Noël, pour les vivants et les morts glorieux.

ERNEST LE CLERC, *Rédacteur en chef du Nouvelliste.*

Le jour de l'an... nom évocateur de fêtes et de joie, qu'on ne peut prononcer sans que vienne à l'esprit le traditionnel *Bonne Année*.

Ce souhait, mes amis, qu'on a quelquefois un peu légèrement sur les lèvres, je vais vous le redire ; mais dans les événements tragiques que nous traversons, il prend une plus profonde signification.

Permettez-moi d'abord de rendre hommage à ceux de nous, trop nombreux, hélas ! qui sont restés là-bas, et dont les noms sont gravés dans la salle d'honneur du *Nouvelliste*. Que leur souvenir reste pieusement dans nos mémoires.

Quant à vous, chers soldats, les souhaits que je vous envoie sont ceux que toute la France adresse à ses enfants qui combattent pour elle : que la balle et l'obus vous épargnent ; que sains et saufs vous reveniez bientôt, rapportant dans vos cœurs la légitime fierté des victoires dont vous aurez été les acteurs.

Ce retour tant espéré, l'année qui commence le verra sans doute, et, si Dieu nous le permet, nous pourrons alors fêter le prochain Noël librement, délivrés du cauchemar terrible qui pèse sur nous.

J. PONCET, *Directeur de l'Imprimerie du Nouvelliste.*

MORTS POUR LA PATRIE

Adrien RAMBAUD
 L. COUSTAURY — G. NOYRET
 J. MICHON — M. VITTON — C. DUCCON
 J. SAVINEL — J. ROMANS

—:—

BLESSÉS

Em. RAMBAUD — Félix RAMBAUD
 L. BERROD — F. BOUCHEZ — CHARREAUX
 E. DELAFOUILHOUZE — L. GRANDJEAN
 JABOULET — LABALME — ODET
 DEBLUIS — Pierre BARDIN — MARCON
 J. BERNARD — J. SAVINEL — J. FOURNET
 CORNIER — BOLLACHE — BERTHAUD
 BOZON — BERUTI

—:—

PRISONNIERS

A. MARGUIN — P. TARRAQUOIS
 A. SIMON, rapatrié.

—:—

DÉCORÉS

Médaille Militaire : Réoul ODET

Croix de Guerre : P. BARDIN — J. SAVINEL
 COLLONGE — E. RAMBAUD — MARGUIN
 TARRAQUOIS. — ODET. — BERROD.
 F. RAMBAUD. — J. MICHON. — CHERBUT.
 BERUTI. — BERTHAUD. — J. ROMANS.

**NOS GLORIEUX BLESSÉS**

Nous nous trouvons encore aujourd'hui dans la triste obligation d'ajouter un nouveau nom à la longue liste de nos blessés.

Après cinq jours de tranchées dans la région de Verdun, le jeune Bozon, du 44^e d'infanterie, a été atteint par des éclats d'obus qui lui ont occasionné une plaie assez sérieuse dans le dos.

Il a été évacué à l'hôpital n° 10, à Saint-Chamond (Loire), où il attend patiemment la guérison qui lui permettra de venir — bientôt, espérons-le — serrer la main de ses amis du journal.

A la dernière heure nous apprenons que Béruti a été blessé sur différentes parties du corps, le 15 décembre, dans la région de Verdun, au moment où il atteignait la dernière ligne allemande à la tête de sa section.

CROIX DE GUERRE ET CITATIONS

Henri Béruti, sergent au 4^e zouaves, dont nous avons déjà eu le plaisir de publier plusieurs citations et tout dernièrement la remise de la fourragère à son régiment vient à nouveau, à la suite des combats de Douaumont, d'être porté à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« Gradé consciencieux, énergique, plein d'entrain. A fait preuve d'un allant remarquable pendant les journées des 24 et 25 octobre 1916, dans des circonstances extrêmement périlleuses ».

Adresser la correspondance concernant le P. C.
 à MM. DUPONT ou GUY

NOËL AU FRONT

Dans cette nuit sombre et glacée
 Nos braves poilus sont nerveux :
 Ils savent que la nuit passée
 Il leur faudra marcher au feu !
 Ils n'ont pas peur ! mais... c'est Noël
 Et dans leur cœur chante tout bas
 Un chant qui toujours est cruel
 Quand on songe à ceux de là-bas !
 Lorsque l'année était clémente
 Un « réveillon » délicieux
 Dans une intimité charmante
 Réunissait jeunes et vieux !
 Et ce doux bonheur de naguère

Rend nos soldats tout attendris ;
 Puis couchés sur la froide terre,
 Enfin ils se sont assoupis.
 Ce doux repos en un beau rêve
 Leur fait voir un ciel étoilé
 Où passe un très doux vent de grève
 Qui dit « Ayez la volonté ! ».
 Puis l'aube arrive et la Nature
 Semble sourire au dieu Phébus
 Qui déclare à ses créatures :
 « In terra PAX hominibus ! ».

Francisque JACQUET.

Décembre 1916.

VEUX D'EXILÉ

Heureux Noël et Bonne Année !
 A tous les Amis de là-bas,
 A tous ceux de la Maisonnée,
 A ceux qui sont dans les combats,
 Aux typos, aux linotypistes
 De notre vaillant « Nouvelliste ».

Heuberg (Allemagne, décembre 1916.

A ceux qui ne nous oublient pas,
 A ceux qui pleurent, à ceux qui prient,
 A ceux que guette le trépas
 Et qui souffrent pour la Patrie,
 A notre France bien-aimée !
 Heureux Noël et Bonne Année !

Antoine MARGUIN,
 Prisonnier de guerre.

UNE LETTRE DE KEUFER AU P. C.

Avec émotion je prends connaissance sur votre Petit Canard de toutes les lettres que vous adressez nos chers camarades qui font si vaillamment leur devoir pour résister à la plus criminelle agression. Combien sont intéressantes, alertes, et quelquefois douloureuses les appréciations de ces poilus qui supportent les plus rudes fatigues, qui affrontent les plus grands périls, qui, en pensant à leurs chères familles, à leurs amis, à leurs compagnons de labeur, s'exposent au sacrifice suprême qu'exige la libération de nos malheureuses provinces encore sous la brutale et odieuse occupation des Germains.

Combien nous voudrions être encore assez jeunes pour pouvoir nous mêler à la lutte libératrice !

Mais si nous témoignons à nos chers poilus toute notre ardente sympathie, nous tous, civils, à l'arrière, qui vivons en sécurité, protégés par leur bravoure, nous avons le devoir urgent de manifester cette sympathie autrement que par

des paroles. Nous devons penser à leurs familles, à leurs enfants et nous imposer les plus grands sacrifices pour leur venir en aide. Il faut que nos défenseurs soient certains que ceux qui ont le privilège de travailler consacrent une partie de leur salaire au soulagement de tant d'infortunés et que ceux qui sont sur le front reçoivent non seulement des paroles de réconfort, mais surtout des preuves matérielles de la générosité de leurs compagnons d'atelier !

C'est là un sentiment que je ne cesse d'exprimer, une règle que l'on doit suivre pour que le moral de nos vaillants soldats soit encouragé.

Voilà l'année 1917 qui approche. Quel vœu plus sincère, plus approprié peut-on adresser à nos défenseurs si ce n'est celui de voir s'achever au plus tôt cette effroyable calamité, de les voir revenir au milieu de nous en bonne santé et nous aider, après la paix victorieuse, à continuer notre tâche d'amélioration sociale et de prospérité pour notre cher pays !

A. KEUFER,

Secrétaire général de la Fédération du Livre.

A l'occasion de Noël et du Jour de l'An

LES CIVILS de la Maison ONT REÇU

La visite annoncée des deux bambins
 ——— auxquels ils ont réservé ———
 le meilleur et le plus généreux accueil

LE P. C. A ENVOYE AUX POILUS

— AUX BLESSES ET PRISONNIERS —
 ——— Quarante mandats-poste ———
 ——— Quarante-trois colis ———
 — Le tout représentant une somme —
 ——— de onze cents francs ———



LES ARTILLIERS

Boum !... Voilà l'artilleur qui s'annonce : je vais vous le présenter.

Petit ou grand, gras ou maigre, peu importe. La seule particularité physique imposée est d'être borgne.

Tous, vous avez entendu parler

du fameux œil de l'artillerie ? De cet œil qui voit tout, qui est partout ? Jamais vos oreilles n'entendent causer « des yeux » de l'artilleur, donc pour être un artilleur idéal il ne faut posséder qu'un seul organe visuel. Si les frères Bureaux avaient existé sous Jupiter, les Cyclopes auraient été les meilleurs bombardiers de tous les siècles. L'artilleur est un homme très chargé, il a toujours avec lui des impédimenta nombreux, jusqu'à des canons. Mais l'instrument dont il se sert le plus souvent est la fourchette.

Il en a de différentes grandeurs à son service.

Les plus utilisées sont celles de 50 ou 25 mètres. Cet outil ne sert pas, comme on pourrait le croire, à dévorer l'ennemi, il a simplement pour but d'encadrer l'objectif désigné.

La fourchette n'est pas d'un manement aisé, l'encadrement est souvent difficile à obtenir. Aussi, les bons encadrateurs dé-

sireux de villégiaturer sur le front devraient s'engager dans l'artillerie. Ils seraient certains d'y

être accueillis à bras ouverts.

L'emblème de l'artilleur est la violette. Comme cette fleur, il vit caché et à l'abri des regards indiscrets. Il peut

et doit même faire beaucoup de bruit, mais à condition de ne pas se montrer.

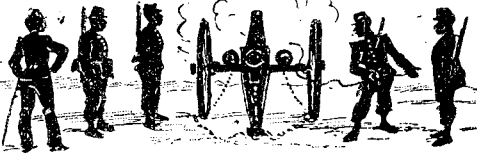
Tout individu qui aime à parader sera toujours un fichu artilleur et très souvent un artilleur fichu. Cette arme est donc absolument fermée aux hommes politiques.

On a beaucoup discuté sur le rôle de l'artilleur en campagne. A vrai dire, il est assez simple. Il est tout bonnement le concierge du théâtre des opérations. Il est chargé d'ouvrir la route aux fantassins amis et de la barrer à ceux ennemis. Jour et nuit, il tire le cordon sans ce

faire prier. Quoique ce rôle ne soit pas des plus pénibles, il ne l'est pas. Jamais on ne verra l'artilleur plus heureux que le jour où on se passera de ses services pour l'envoyer planter tranquillement

ses choux dans ses pénates.

JABOULET, maréchal-des-logis d'artillerie.



NOUVELLES DE NOS POILUS

EXTRAITS DE LETTRES

FREY.

Le 13 novembre.

Je viens de recevoir le P. C. ainsi que votre lettre m'annonçant que j'étais un des heureux bénéficiaires de votre tombola, et contenant un mandat Je vous en remercie ainsi que tous les généreux donateurs.

Début le 3 octobre je suis à l'hôpital lyonnais de Salonique, en traitement pour le paludisme. Je vais beaucoup mieux, mais pour finir de me rétablir il me faudrait un petit retour en France avec un mois de convalescence. Il ne faut pas y songer Nous irons dans quelques jours chercher la route du retour par Monastir.

FERNIN.

19 novembre.

A ma rentrée de permission j'ai trouvé le P.C., mais j'ai eu beaucoup de peine à retrouver ma compagnie.

Nous sommes mal partis pour passer l'hiver : il fait déjà des froids de dix degrés et la neige couvre la terre d'une dizaine de centimètres d'épaisseur. Et ce n'est que le commencement...

MICHALLET.

Au repos, 26 novembre.

La santé va comme sur des roulettes et je ne m'en fait pas une miette. Mais, chose bizarre que je me demande et que je ne peux arriver à comprendre, c'est qu'on m'a désigné pour faire partie d'une équipe de pompiers. Avec de nombreux camarades j'opère des mises en batterie en moins d'une minute ! C'est-y pas merveilleux ? Je crois qu'en va manœuvrer avec la pompe, dimanche, devant M. le maire et M. le garde champêtre...

GRANDJEAN.

Châlons, 20 novembre.

Je suis avec vous par la pensée à la messe que vous faites célébrer aujourd'hui à l'intention de nos braves camarades tombés à l'ennemi.

La santé est toujours assez bonne et le secteur

bien tranquille, un vrai secteur de pépères, si ça continue, bien sûr, j'engraisserai.

Vous voyez que pour moi tout va bien et je voudrais que tous puissent en dire autant.

CRETU.

Le 21 novembre.

Depuis le 1^{er} novembre je ne suis plus au dépôt divisionnaire. Je viens de passer 20 jours à la 3^e compagnie, et maintenant je suis pour 20 jours à la 9^e compagnie. On remplace des poilus qui vont faire des stages de grenadiers, fusiliers-mitrailleurs, etc. Après on retournera au dépôt.

VALLIN.

Le 21 novembre.

Toujours pas grand chose de neuf dans mon secteur, si ce n'est le temps qui après avoir été très vif, s'est enfin radouci, mais pour annoncer la première neige de cette année... Hum... Je ne sais pas, mais passer encore l'hiver ici, c'est pas bien folichon. Mais, bast ! s'il le faut. Et puis, sans doute, irais-je en perne bien le mois prochain probablement et je pourrais alors me réchauffer à la douce chaleur de cette bonne ville de Lyon.

DUCRET.

Briançon, 22 novembre.

Le temps très mauvais ici m'a fait qu'exciter mon cafard, qui grossit de plus en plus. Mon état est toujours de même, malgré les fréquentes lavages d'estomac que je subis.

— N. D. L. R. — Ducret, très amaigri, est en ce moment à Lyon en congé de convalescence de deux mois.

CHERBUT.

22 novembre.

Par un camarade (je n'ai eu que le temps la ficeler), je vous envoie une douille tirée d'un français, qu'un noulu a gravée avec un clou et l'ai gardé quelques jours au D. D. et je l'ai vu faire. Je crois que vous serez content, car l'ouvrage est original : c'est presque un objet d'art et je suis heureux d'avoir eu l'occasion de trouver ça pour vous faire un lot.

LES FANTASSINS

Au risque de répéter le déjà-dit, au risque même de paraître exagérer à certains qui ne peuvent comprendre la réalité, j'affirme qu'il faut des mois que personne ne s'en soucie. Ceux qui vivent les journées si glorieuses de la Somme, avaient et ont encore d'autres soucis. Et j'en connais qui, dans un secteur presque tranquille — « presque » est pour la forme — vivent 12 jours dans des sapes à 50 mètres sous terre, que les mines et camoufflets ébranlent et empuantissent chaque jour ; à la surface, dans les tranchées, quelques guetteurs seulement ; pour en faire la relève, il faut ramper dans la boue, car tout homme debout donne le signal d'un marmitage immédiat. Pendant 12 jours, ils mangent froid ou peu s'en faut, et fort tard dans la nuit ; ils ne peuvent sécher leurs vêtements, et, j'insiste, pas de sommeil... ; on n'a pas le temps... et le vacarme est trop violent...

Peu importe le moment. Le fantassin français s'est révélé partout supérieur à sa réputation traditionnelle d'entraîné et de bravoure. Il n'a rien perdu de ses qualités du passé, il en a conquis de nouvelles, et par sa ténacité, son énergie, son endurance résolue et volontaire, il l'imposa de plus en plus sa maîtrise.

Sans doute le fantassin reste le « grognard » par excellence ; il a besoin de « rouspéter » ; c'est une détente nécessaire, mais elle ne l'empêche point d'avoir toujours le sourire, et rien ne peut faire oublier le cœur d'or, l'esprit de dévouement du simple poilu. Quelle rude école ! Ah, croyez-moi, bien, les aises et les commodités de la vie courante, il y a

des mois que personne ne s'en soucie. Ceux qui vivent les journées si glorieuses de la Somme, avaient et ont encore d'autres soucis.

Et j'en connais qui, dans un secteur presque tranquille — « presque » est pour la forme — vivent 12 jours dans des sapes à 50 mètres sous terre, que les mines et camoufflets ébranlent et empuantissent chaque jour ; à la surface, dans les tranchées, quelques guetteurs seulement ; pour en faire la relève, il faut ramper dans la boue, car tout homme debout donne le signal d'un marmitage immédiat. Pendant 12 jours, ils mangent froid ou peu s'en faut, et fort tard dans la nuit ; ils ne peuvent sécher leurs vêtements, et, j'insiste, pas de sommeil... ; on n'a pas le temps... et le vacarme est trop violent...

Quand ils redescendent de cette lutte sans relief, que les communiqués ignorent ou ne signalent que sous la rubrique « calme sur le reste du front », ces braves gens, boueux, pâles, ne se doutent pas de leur héroïsme : ils sont simples, presque timides ; ce sont de bons enfants, qui ne songent qu'à se reposer ou qu'à rire aux éclats devant les gaités du programme cinématographique dont les chefs viennent d'assurer la périodique exécution !

« On les aura. » ! Simple formule qui semble



résumer toute la mentalité du fantassin. Que de fois l'ai-je entendu, quand il y avait un effort à donner ou que quelque n'importe quoi n'allait pas tout seul, la formule du jour que lançait unoustic : « T'en fais pas, on les aura », et l'effort se donnait sans peine, le mauvais quart d'heure passait plus vite.

Depuis que j'ai l'honneur et la joie de commander à ces fantassins, dont tant déjà manque à l'appel, j'estime... qu'il faudrait le faire exprès... pour n'être pas obtenir d'eux le meilleur d'eux-mêmes...

Aussi suis-je bien certain de la finale ! Et de

tout cœur, pour tous ces braves, si généreux dans leur vaillance, en cette veille du troisième Noël qu'ils vont passer loin des intimités si douces du foyer, je souhaite que se réalise bientôt complète et victorieuse la divine promesse dont jadis le monde fut réconforté : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

A ceux qui se battent pour le droit et à ceux qui font bien leur devoir jusqu'au bout, comment douter un seul instant que Celui qui est toute Justice et toute Vérité refuse la gloire du triomphe !

J. CHERBUT, capitaine d'infanterie.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

BERROD.

Tigny (Aisne), 24 novembre.

Me voici de retour de permission avec un gros cafard mais je n'ai pas à me plaindre puisque j'ai trouvé le régiment au repos, et, espérons-le, pour longtemps. Mes remerciements pour le dernier mandat que j'ai reçu avant de partir en permission.

—x—

GERY.

Aux armées, le 27 nov.

Je n'ai pu écrire longuement ce mois-ci, car j'ai été très pris par le service téléphonique, les fins, etc. Et ces jours derniers, j'ai déménagé. Me voici dans une nouvelle position qui sera peut-être un peu moins mauvaise que celle que je viens de quitter. Mais c'est toujours la brousse... et la guerre.

—x—

SAPIN.

Le 6-12-16.

Le mauvais sang, n'en parlons pas, mais c'est plutôt le « cafard », toujours de plus en plus noir. Je crois que nous n'en sortirons jamais ; plus nous allons, plus je vois la fin s'éloigner. Comme encouragement, l'hiver, la neige, les pieds mouillés, pas un fil de sec, et tous les jours il faut recommencer. Drôle d'existence !

La fin viendra bien ; mais quand ? J'ai toujours l'espoir que ce sera bientôt et que l'année 1917 nous sera favorable sous ce rapport.

SARAUDY.

6 décembre.

Vous m'excuserez encore une fois pour mon retard motivé par 23 jours d'infirmerie et j'ignore ma future destination. J'ai repris mon ancien détachement à Saint-Nicolas-les-Citeaux où j'ai été affecté jusqu'à nouvel ordre comme bûcheron.

—x—

PUGES.

Amiens, le 7 décembre.

Figurez-vous qu'un jour je fus à la pêche, j'eus le bonheur de prendre près de 8 livres de poissons. Dans ce choix j'avais une carpe de 3 livres 200 grammes, et cette pauvre bête commençait à s'acclimater avec moi. Elle me regardait travailler ; elle me suivait partout comme un petit chat domestique. Un jour par malheur je m'en vais faire une réparation d'un camion Berliet ; voilà que ma pauvre bête a voulu boire avant de partir avec moi, elle s'est noyée dans un plat saladier où j'avais l'habitude de me laver les mains ainsi que mes copains. Nous la regrettons bien je vous l'assure.

Mais ce que je peux vous dire à haute voix, c'est qu'à Amiens le moral est bon, personne ne s'en fait ni moi non plus et il ne faut pas se décourager, nous les aurons tant qu'ils sont.

N. D. L. R. — Rappelons que l'automobiliste Puges est méridional.

LES MITRAILLEURS

Il fait nuit noire dans les boyaux de communication. Deux troupes se croisent et s'interpellent : « Qui va là ? » Une voix répond sur un ton qui n'admet pas de réplique : « Laissez passer ! C'est la mitraille ».

C'est que le mitrailleur connaît l'importance de son rôle et il en est fier ; il sait qu'il est celui sur lequel on compte dans les moments critiques, dans l'attaque comme dans la défense. Si les Boches attaquent, c'est la mitrailleuse qui fera échouer leur offensive en criblant de balles les rangs pressés des assaillants. Si, au contraire, nos admirables et vaillants fantassins se sont élancés à l'assaut des lignes ennemies, le mitrailleur, sa pièce sur l'épaule, suit la première vague à quelques mètres, prêt à mettre en batterie immédiatement et n'importe où, afin de repousser la contre-attaque qui ne manquera pas de produire. Il faudra ensuite s'installer dans la tranchée conquise, s'y organiser, établir la liaison et le ravitaillement en munitions sous les feux de barrage les plus violents.

Les compagnies de mitrailleuses sont composées presque exclusivement des « as » et des « lapins » soigneusement choisis dans les régiments. De même que les grognards impériaux, ils aiment à « rouspéter », mais, en revanche, ils ont le « culot » et le « cran » qui caractérisent par-dessus tout les troupes d'élite. On pourrait citer des centaines d'actes individuels d'héroïsme accomplis par eux, durant de longs mois aux tranchées et dans les circonstances les plus périlleuses. Mais ces soldats intrépides ne se rendent pas compte du péril ou plutôt le méprisent.

Qu'on me permette de citer ici entre cent autres et en témoignage de sympathique admiration, le sergent Julien, du 407^e, commandant ma section depuis de longs mois et blessé le même jour que moi-même par le même obus : ce brave sous-officier, déjà blessé deux fois en Lorraine et à Souchez, s'étant rendu compte que les vagues boches, sortant du fort de Douaumont, s'avançaient du côté du bois de Vaux-Chapitre, où nous étions installés, plaça la pièce sur le parapet et sortant du trou d'obus qui nous servait d'abri, prit tranquillement la place du tireur, malgré la pluie de projectiles que nous produisait l'ennemi. Puis m'interpellant personnellement et le sourire aux lèvres : « Charmante soirée, n'est-ce pas et beaucoup de monde ! »

Les hommes, électrisés par ce courage et ce sang-froid, ont fait tout leur devoir : beaucoup sont morts là-bas, mais les Boches n'ont pas passé. Tous les mitrailleurs savaient que sur les consignes écrites, remises à chaque sergent chef de section on pouvait lire :

« Tenir à tout prix,
jusqu'au bout,
et jusqu'au dernier homme. »



L. BOLLACHE,
mitrailleur.

CHOUZIER.

Rouen, 6 décembre.

Je suis toujours en traitement à Rouen. Je ne souffre pas, mais mon état général ne s'améliore guère. Je pense même être envoyé à l'intérieur à bref délai. Je vous tiendrais au courant de mon changement, si changement il y a.

—x—

CHERBUT.

8 décembre.

La besogne est assez grande et, pour être sans danger, — je n'ai pas de mérite à l'avouer —, elle est au superlatif horripilante. A quoi bon geindre, tout se passe, tout, sauf hélas ! la boue liquide qui nous « empejasse » comme jamais pe ne l'ai vu encore... Vous n'avez ni ne pouvez avoir une idée de ce que c'est qu'un dépôt du front. J'y suis presque aussi fréquemment gendarme que médecin..., et architecte que cantonnier, etc. ne nous plaignons pas. L'illustre Buchelé, du « Rapid Photo », de la rue des Archers, va tout à l'heure nous tourner les films du « ciné » divisionnaire, avec accompagnement de phonos. Séance une fois par semaine au camp : voilà du luxe !!! Et il m'a promis de me photographier sur mon nouveau cheval, tout blanc, à l'instar du fameux coursier du père de « la poule au pot ».

Où vous prochain P. C. viendra-t-il me trouver ? J'avoue l'ignorer absolument. Tous les ceramuse, n'est-ce pas. La seule réalité, à la base, c'est qu'un déplacement est probable. Destination quelque part sur le front français. Comme il s'étend au-delà des mers, je me souviens avec joie que je sais nager. Je serais bien surpris cependant d'aller faire l'essai de cette aptitude à la natation en allant où vous comprenez.

En attendant je vois avec plaisir que Robat a trempé sa plume dans l'encre, qu'Auray n'a rien perdu de sa blague intensive..., et que le P. C. annonce la fin de la guerre pour juillet 1917. « Si non e vero, bene trovato ».

—x—

CORNE.

9 décembre.

Tu voudras bien ne pas me tenir rigueur de mon long silence et tu m'excuseras. Je vais d'ailleurs essayer de me rattraper. Tu verras que depuis que je t'ai écrit je me suis fort occupé.

Je commence par un faire part non de décès, mais de mariage. C'est de moi qu'il s'agit.

J'ai fait connaissance pendant la campagne d'un? personne (Mlle Dorthor) qui répondait à mes désirs et je me suis marié. Tu vois, c'est simple ! Cet événement s'est passé le 16 octobre. J'ai eu pour ce faire une permission de neuf jours que j'ai passés à Paris. Comme pendant à cette permission, je suis allé passer quinze jours aux tranchées quelques jours après être rentré. C'était moins drôle !

Nous étions en pays reconquis, c'est te dire que ça chauffait dur. De plus, nous étions dans l'eau jusqu'à mi-cuisses.

Tout mauvais qu'il était, notre coin tentait les « kanarades », qui, trois jours après notre arrivée, ont eu la prétentieuse idée de vouloir nous en expulser. Ils sont venus la valeur d'une compagnie mais, arrivés aux fils de fer, ils ont constaté à leurs frais que ça ne collait pas. Ils y ont laissés des plumes.

Malheureusement ces facéties coûtent toujours quelques pertes, car il y a toujours déluge d'obus pour préparer le terrain (chez nous ça a duré vingt heures) et redéclage d'obus une fois le coup manqué pour prévenir la contre-attaque possible. Nous n'avons pas échoppé, mais quelques-uns quand même y sont restés.

Je suis de retour de ce séjour depuis le 24 et je repars le 11 prochain pour commander un peloton de pionniers. Cette fois, ce sera plus long. Je suis là pour trois ou quatre mois.

— N D. L. R. — Nous présentons nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux en félicitant notre ami Corne, adjudant-chef au 30^e dragons, secteur 37.

—x—

CF-ANAL

Le 10 décembre.

Je t'accuse simplement réception du P. C., car pour l'instant, je suis sur le trimard. Une fois installé, j'espère avoir le plaisir d'écrire plus longuement.

LES SAPEURS DU GÉNIE

« Barbu comme un sapeur, avait-on coutume de dire en parlant d'un homme au système pileux très développé. Vrai autrefois, ce dicton est passé de mode et à l'heure actuelle vous ne trouveriez pas, chez les sapeurs, beaucoup d'individus à qui on pourrait appliquer cette expression. Hélas ! bien d'autres légendes ont pris fin avec la guerre et ce n'est pas le moment de s'y apitoyer. Bref, sans poils ou avec poils, le génie ne compte que des sapeurs.

Vous n'avez sans doute — je pourrais dire sûrement — jamais fait la remarque suivante : le sapeur du génie est un être exceptionnel ! Oui, c'est vrai, et je vous avoue pour ma part avoir été très heureux de l'apprendre. Rien ne lui est inconnu, ou du moins rien ne doit lui être inconnu. Il est très documenté. Aucune question, aucun travail ne lui sont étrangers ; l'encyclopédique « Je Sais Tout » n'est qu'une mazette à côté du sapeur moderne. Tous les jours il augmente ses connaissances. C'est un piocheur...

C'est aussi un modeste. Il n'aime pas les vains bruits de la surface ; suivez-le : il s'enfonce dans les entrailles de la terre afin de pouvoir, à l'abri des regards indiscrets, se livrer en paix à ses importants travaux. Là, dans son élément, le sapeur établit des galeries, des chambres, des puits, etc., le travail pour lui c'est la santé : finis les travaux, le sapeur a une bonne mine.

Mais c'est surtout un être bizarre et inconséquent, ses actes le prouvent.

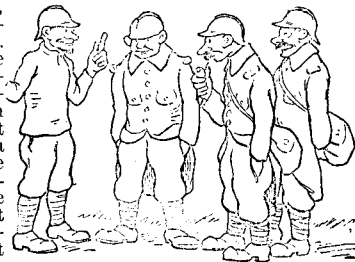
Après avoir pioché pendant des jours et des nuits, empilé cadre sur cadre pour consolider

son abri souterrain, installé même des fourneaux (spéciaux, il est vrai), il veut comme couronnement à son œuvre ajouter de vastes cheminées. Pour obtenir ce résultat, vous croyez, comme le voudrait d'ailleurs, la logique la plus élémentaire, que ce singulier artisan va se servir d'un instrument quelconque pour percer les ouvertures avant de faire jouer les fourneaux. Eh bien, vous vous trompez, vous êtes perdus dans le labyrinthe de l'erreur ; mais, toujours bon garçon, je vais vous remettre dans le bon boyau de la réalité. Vous allez voir comme c'est simple.

A l'heure convenue, le feu est mis aux fourneaux préalablement garnis d'un combustible aussi puissant qu'instantané. Il se dégage de ce foyer une telle force propulsive que tout cède à l'explosion, car c'est bien une explosion qui a lieu. Regardez à ce moment le sapeur : il paraît enchanté, ravi. Il a une mine éclatante.

Est-ce de voir son ouvrage en partie détruit, rendu inutilisable et sa peine dépensée en pure perte ? Non. Ce qu'il a fait hier, il le fera encore demain. Sa joie, sa satisfaction ont une autre cause. Il a la certitude en détruisant les repaires où grouille cette vermine qu'on appelle Boche de rendre service à l'humanité. C'est le sapeur rubeur.

Voyez-vous maintenant ces troupes dévalant sur le flanc des collines et se hâtant vers le fond de la vallée où coule majestueusement le fleuve aux reflets verts. Comme elles ont l'air pressé et combien vif sera leur désappointement en



constatant que les ponts sur lesquels elles comptaient traverser le fleuve n'existent plus. Les fuyards que ces troupes talonnent les ont fait sauter. Faudra-t-il donc arrêter la poursuite et laisser aux ennemis le temps de se reprendre ? Non ; ou du moins l'arrêt sera de courte durée, car voici à nouveau le sapeur, frère jumeau du précédent, qui commence à décharger son matériel : des bateaux, des poutrelles, des madriers et des cordes. Avec ça il va vous construire en un tour de main un pont sur mesures, solide et léger (on ne répond pas de la casse) qui est de suite livré à la circulation. Et allez donc, passez, muscade ! (oh ! pardon, je voulais dire artillerie, cavalerie, etc.).

Et la poursuite continue grâce au... sapeur pontonnier.

Les autres catégories de sapeurs, je ne les citerai que pour mémoire, ne voulant pas abuser

de la place accordée dans notre intéressant petit mensuel.

Le sapeur téléphoniste. — Agent de liaison entre les différents postes de commandement.

Le sapeur aérostier. — Observateur très profond. N'aime que les temps clairs pour observer. Soigne sa saucisse comme ses yeux et ses yeux comme sa saucisse pour la même raison.

Le sapeur projecteur. — Comme le précédent, c'est un observateur clairvoyant, malgré qu'il n'opère que dans l'obscurité. Les nuits sombres sont pour lui des signes certains de lumière... à projeter.

Le sapeur gazier. — Nouvelle création. Seul dépositaire des bouteilles de champagne grand modèle. A des aptitudes spéciales pour la météorologie

P. CHANAL, sapeur du génie.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

CHARREAUX. De l'hôpital, le 9 décembre.

Je me promène toujours en attendant que ces Messieurs veuillent bien prendre une décision, depuis bientôt trois semaines que je suis ici, j'ai passé la visite une fois, et voilà, ça va vite, mais ça n'avance pas. Ma fois, comme je ne suis pas trop pressé, j'attends, je commence à avoir tout de l'embusqué ? Trois mois que je fais le gentleman, qu'est-ce qu'ils vont dire les copains ; il ne me manque plus qu'une automobile

. Félicitations à Maître Jaquet pour ses petites poésies du P. C. Epatantes !

SIMON.

Péliganne, 10 décembre.

Me voici de nouveau dans le beau pays de Miraille, du soleil et des fleurs : à Péliganne qui est un vrai petit Nice. Quel changement avec Lyon. Ici, plus de brouillard, mais du soleil.

En quittant Lyon, ma permission épirée, je me suis rendu à mon dépôt à Avignon où j'ai passé deux jours, juste le temps de me faire

vacciner... une fois de plus. Vous n'ignorez sans doute pas que le vaccin est très à la mode en ce moment dans les dépôts.

Après 48 heures passées à la caserne Chabran où il n'y a plus personne, sauf quelques écloués et quelques « S. A. X. », je fus envoyé au détachement de Péliganne, pour être affecté au service de l'infirmerie.

Je suis à 30 kilomètres d'Aix, à 60 de Marseille et à... 312 de Lyon, ce qui est embêtant pour les permissions de 24 heures.

LALALME

10 décembre.

Toujours dans les mêmes parages, mais changement de division, ainsi que de secteur postal ; c'est le 204. Comme je n'ai pas de canon, me voici mitrailleur jusqu'à nouvel ordre, la position est tranquille étant en soutien, au milieu des bois et dans la boue jusqu'au ventre. Triste situation ! J'ai tout du sauvage. Ce qui me console, c'est que ma permission s'approche lentement, mais sûrement.

LIRE la suite de la correspondance, page 16

A VOUS

*Poésie aïte par M. Emile-Albert,
de l'Odéon, dans les concerts offerts
aux blessés. (N'a jamais été publiée).*

Faut-il pleurer? Faut-il chanter? Faut-il sourire?
Sourire à votre accueil; chanter qu'on vous admire,

Dignes de vos aînés?

Des pleurs? Pourquoi des pleurs? La Gloire les ignore!
Devant vous, simplement, inclinons-nous encore,

Et restons inclinés...

Vous êtes là; vous, vous...

Et vous, c'était la France,

Jeune, vaillante et forte, ardente d'espérance,

Ne voulant point faiblir

Sous le poids d'une botte ensanglantée et sale;

Mélangé au sang d'enfant l'ordure du Vandale...

C'était vaincre ou mourir!

La Mort! Vous l'avez vue à vos côtés s'étendre,

Avide, atroce et lâche... Ah! pouvoir se défendre,

Combattre cœur à cœur!

Mais non! C'est bon pour toi, Français, cette franchise.

Et le sang a jailli de ta capote grise

Comme une Croix d'honneur!

« Maman!... papa!... mes sœurs, la famille angoissée

Et si loin; mais si près, tout près, la fiancée,

Tant de cœurs près du mien! »

Suprême vision dans un moment suprême!

Le coin de terre aimé... le vieux chien qui vous aime...

Eh! oui... jusqu'au vieux chien...

Et vous avez fermé les yeux, l'âme meurtrie,
Et puis, en souriant, vous avez dit : « Patrie,

C'est toi que je défends,

Ton honneur, ton passé, ta Foi, France féconde,

Les trois couleurs de ton drapeau : Soleil du Monde!

Le nom de tes enfants... »

Faut-il pleurer? Faut-il chanter? Faut-il sourire?

Sourire à votre accueil? Chanter qu'on vous admire,

Dignes de vos aînés?

Des pleurs? Pourquoi des pleurs? La Gloire les ignore!

Devant vous, simplement, inclinons-nous encore,

Et restons inclinés.

Léon BORDE,
infirmier au 4^e génie.



WARNIER.

10 décembre.

Excusez mon silence du mois passé, surcroît de travail, 11, 12 et 14 heures de boulot par jour.

A l'avenir prendrai dispositions pour écrire immédiatement après réception du P. C. Toujours en bonne santé et souhaite que cette lettre vous trouve tous de même. Ci-joint 2 fr. timbres postes, abonnement pour novembre et décembre.

—x—

MAROTTE.

12 décembre.

Reçu votre numéro de décembre et vous en remercie. J'ai lu que, malgré son long silence, notre ami Robat était en aussi bonne santé que possible, c'est le point essentiel et j'en suis satisfait. Quant à moi, le mauvais temps que nous avons, ne nous permet guère de tirer sur les oiseaux boches. Aussi avons-nous le repos complet et l'abrutissement est de plus en plus progressif. L'on s'y habitue, du reste, très bien et la santé n'en est pas mauvaise pour si peu.

—x—

SAPIN.

Le 12-12-16.

Je t'annonce ma visite pour le mois prochain, dans les premiers jours.

Le bonjour à tous de ma part en attendant le plaisir de m'entendre citer des « faits » par mon ami Gaillard.

—x—

VALLIN.

Le 13 décembre.

J'ai reçu le P. C. Merci beaucoup Il m'a trouvé en préparatifs de départ pour aller..... où, en permission et c'est encore le meilleur secteur celui-là.

—x—

CORNIER.

Aux armées. le 13 déc.

Pour changer nous sommes toujours dans le même secteur. Voilà bien un mois qu'il court des bruits de relève, mais en attendant, nous n'avons que l'espoir. Voici 9 mois que nous patageons dans les mêmes boyaux, je commence à en connaître tous les croisements et les coins, et recoins. Ce n'est pas si luxueux que la rue de la République, mais on n'y est pas ennuyé par les tramways, voitures, bécanes, etc., etc. A part ça, je suis toujours en bonne santé. Pour le moment nous avons de la neige, à nous les skis et

luges et quand les marais de la Woëvre seront gelés, nous irons voir Fritz en patins à roulettes. Pour le moment on y va avec des grandes bottes en caoutchouc et avec nos peaux de mouton nous avons tout du préhistorique. Quand donc reviendrons nous aux temps civilisés ?

—x—

CHASSAGNE

13 décembre.

Je viens de lire le P. C. et je suis très content de voir que vous pensez à nos poilus du front et à nos chers prisonniers en faisant appel aux amis de l'arrière pour envoyer des mandats et colis aux amis de l'avant. Votre initiative aura certainement du succès, car nous qui sommes à l'abri, nous ne pouvons les oublier.

Ne pouvant avoir le plaisir de voir les deux bambins quêteurs comme tu l'annonces dans le P. C., je joins à ma lettre un modeste billet de cinq francs pour participer à votre bonne œuvre de camaraderie.

Par l'intermédiaire du P. C., présentée mes meilleurs souhaits de Nouvel An à tous les amis et aux amis Marguin et Tarraquois, je leur souhaite bon courage et bonne santé.

Espérons que l'année 1917 que nous allons commencer sera l'année de la victoire et que le P. C. n'aura pas de nouveau nom à ajouter à sa liste des morts pour la patrie, liste déjà trop longue.

Je suis toujours à l'Exposition où l'on travaille fort, et si dans le temps tu me charriais sur mon ventre, et bien tu peux croire que j'en ai perdu, sûrement que je trouverais un ceinturon. Malgré cela, je ne me plains pas, j'aurai tort.

Dans ton prochain numéro, demande des nouvelles de l'ami Bourdel, je ne sais s'il est mort, ou peut-être est-il porté disparu... sous des piles de capotes, enfin renseigne-toi !

—x—

CHERBUT.

13 décembre.

Je vous annonce l'envoi d'un nouveau lot pour votre tombola. Il vous parviendra par la voie habituelle. C'est un briquet forme de livre de messe miniature.

14 décembre.
On bouge. Donc retard léger dans l'envoi du briquet-missel. Vous l'aurez avant Noël. Amitiés.

LES AUTOMOBILISTES

Chauffeurs ?.. Embusqués, alors ?... Hélas ! que de fois avons-nous entendu donner ce qualificatif peu honorable, il faut l'avouer, à nos braves conducteurs, qui sont pourtant, on l'a reconnu, les précieux auxiliaires de nos troupes combattantes. La Somme, après Verdun, en a consacré la valeur et l'utilité, aussi le généralissime n'a pas attendu l'attaque de juillet dernier pour les inscrire à l'honneur, après les avoir



vus à la peine et au danger.

Mais puisque Embusqué il y a... Soit !... Permettez toutefois de faire une sélection et de les diviser en trois catégories : la grande, la moyenne et la petite.

A tout seigneur, tout honneur... Le spécimen le plus curieux est bien celui de la première catégorie.

Oh ! celui-là n'écrasera jamais personne... Il a son permis de conduire, et c'est pour cette raison qu'il ne conduit pas. Mobilisé dès le début dans l'auto, les premiers mois de campagne lui ont fait apprécier les ennuis de la route et, la formation de parc de réserve et de réparation aidant, bien vite a-t-il cherché un emploi sédentaire : gratte-papier ou garde-matériel. Là, au moins, ne fait-on de l'automobile que d'un air détaché (par pièces... détachées, cela s'entend).

Quelquefois, au printemps, l'amour du volant le reprend, mais son choix est déjà fait. La « camionnette » de livraison ou la « postale » l'attirent particulièrement. C'est le service régulier,

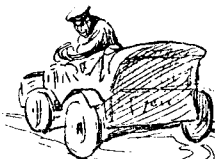
« pépère », qui ne l'éloigne pas trop d'un service plus au chaud à prévoir pour l'hiver prochain. Et puisque l'A du brassard est — dit-on ironiquement — l'initiale du grand mot « Embusqué », à celui-là, nous donnerons de grand cœur l'« A » majuscule, l'« A » grande capitale.

Pour la deuxième catégorie, ce serait plusieurs colonnes qu'il faudrait lui consacrer et celle que — je le dis bien modestement — je serais le mieux à même de traiter. Le chauffeur de « touristes » (état-major, services spéciaux, etc.)... voitures légères et de vitesse, de toutes marques et de toutes force, suivant le grade.

En passant, cette variante : Dites-moi le nombre de galons que possède un officier et je vous dirai... à un cheval près la force HP. de la voiture.

Mais revenons au conducteur. Celui-ci supporte tout le poids des épithètes adressées à tous les chauffeurs en général. Sanglé dans une tunique retouillée, képi fantaisie, gants de couleur et bottes jaunes, il passe très vite, trompant et claksonnant dans une 30x40 HP, dépassant au croissant les troupes en marche, toutes boueuses d'un séjour plus ou moins long dans les tranchées. Ce ne sont que regards de dédain et quolibets qui vont à son adresse. Il passe... semblant ne rien voir et surtout ne rien entendre.

Mais, paff !... pouff !... un pneu qui éclate et le voilà à genoux sur la route, luttant pour extraire de sa jante un pneu récalcitrant. Les guêtres se salissent, la tunique ramasse quelques taches d'huile et de graisse, le képi git lamentablement dans la boue, avec ça les regards agacés des



officiers transportés, toujours pressés, jamais contents... et en repart. L'incident quelquefois se renouvelle puis on rentre, graissage, lavage. Il faut toujours être prêt, de nuit et de jour, départ sinon pour les lignes, du moins très près. Tout ça n'est pas de l'embusquage. Al-lons ! à celui-ci, s'il mérite un « A » nous lui donnerons l'A petite capitale.

Et maintenant, passons à la troisième catégorie, la plus intéressante au point de vue effort et celle qui a contribué le plus à mettre en valeur le service automobile tout entier. Je veux parler du conducteur de camion. Modeste et laborieux, il diffère complètement, par sa tenue, ses allures et son emploi des deux premières catégories. Signe particulier : N'a pas son permis de conduire.

Celui-là mérite tous les égards. Il est l'âme du poilu des tranchées, dont il a conquis les faveurs. Artilleurs, fantassins, cavaliers, momentanément à pieds, tous vous diront qu'ils n'ont jamais essayé le refus de transport d'un conducteur de camion.

Revenant de permission, la gare est éloignée du cantonnement de plusieurs kilomètres par-

fois. Le « footing » au retour est peu apprécié, mais puisqu'il le faut, tout doucement on s'achemine, quand, ô bonheur, un camion solitaire arrive... vite au milieu de la route, et le signe traditionnel : les bras en croix et un bidon de « pinard » dans chaque main. Arrêt... — « Où vas-tu ? » — « A X... ! » — « Chouette, on y va. Tu nous prends ?... » — « Montez vite ! ». — Et en route ! L'estime monte de quelques échelons et l'amitié se resserre pour l'avenir.

Mais que d'ennuis, de tracas sont réservés à ces braves conducteurs, dont les interminables convois tracent de longs rubans sur les routes poussiéreuses ou boueuses. Ils vont et viennent sans jamais se lasser, approchant le plus près possible de la ligne de feu. Quelquefois la canonnade les arrête près d'un carrefour bombardé ; un tir de barrage les surprend en pleine activité. Quelquefois aussi hélas ! un éclat d'obus couche à terre un de ces braves et c'est un nom de plus à ajouter au livre d'or de l'automobile.

A ceux-là aussi, qui portent également l'« A » symbolique, donnons-leur tout ce qu'il y a de petit, l'« a » minuscule, l'« a » bas-de-casse.

Camille BERNARD, automobiliste.

COMPOSITION DE NOS COLIS

Pour satisfaire la légitime curiosité de nos amis civils, nous donnons ci-dessous la nature et le nombre des objets qui ont été employés pour la confection des colis de Noël à nos poilus.

Nous devons d'autant plus cette justification à ceux de l'arrière, que c'est de l'emploi de leurs deniers qu'ils s'agit. Et reconnaissons que tous font preuve d'une grande générosité chaque fois que le « Petit Canard » leur a adressé un appel en faveur de nos poilus, et particulièrement le 14 décembre dernier, en garnissant à plusieurs reprises la bourse des deux bambins quêteurs, Simone Berthet et Aimée Guy.

Outre les quarante mandats et deux beaux colis aux prisonniers, il a été envoyé :

4 chandails laine ; 20 paires chaussettes laine ; 16 chemises molletonnées ; 20 caleçons molletonnés, 10 tricotés molletonnés ; 20 mouchoirs ; 20 pipes bruyère ; 61 tablettes de chocolat (bon ordinaire et fondant) ; 20 paquets de tabac, 92 boîtes de cigares (demi-londrés et sénateurs) ; 172 étuis de cigarettes ; 124 cahiers de papier à cigarettes, etc.

UNE BONNE NOUVELLE

Le papier étant sur le point de manquer, les contribuables ne recevront pas l'année prochaine leur feuille d'impôts.

LES AUXILIAIRES

De tous les soldats, l'Auxi est celui qui risque le moins d'être occis. De tous les maux, il a le moins.

L'auxi peut être un malade, un blessé ou être faible ; ce n'est pas absolument nécessaire ! Le sort du candidat dépend surtout des circulaires de M. Godartu, d'un repas ou de l'honneur d'une Dame.

Si les circulaires Godart sont plus abracadabrantes que de coutume, notre homme reste dans le « Service armé » malgré tout.

Que le major soit célibataire et que son restaurant lui ait servi un repas peu à son goût, pauvre candidat ! Rien à faire. Ou bien pourvu d'une épouse acariâtre, c'est sur l'auxi possible qu'il passe sa mauvaise humeur par un « Bon pour le service armé, mon garçon ! ».

Que par extraordinaire, il n'y ait pas une nouvelle circulaire, qu'au contraire le repas soit exquis et la Dame gentille, le gas le plus « costaud » peut être sacré auxi.

Une fois dans ce service, notre homme a le choix entre de multiples emplois. Selon ses aptitudes, il devient secrétaire, plan-

ton, infirmier, manœuvre, garde-boules, agent de police, etc., etc.

Quand rien ne saurait lui convenir, il échoue dans les balais. Une chambre est-elle sale, vite un auxi. Y a-t-il des feuilles dans la cour : allons, les auxiliaires, grouillez-vous !

Armé de son balais, vous pouvez le voir déambuler partout. Des combles au rez-de-chaussée, de la Salle des Rapports au coin le plus discret.

D'aucuns disent que beaucoup d'auxis seraient plus utiles au pays en restant chez eux. C'est très possible, mais le Peuple Souverain a décrété qu'il était absolument obligatoire de les enrégimenter tous.

Maintenant, ne me demandez pas ce qu'est le Peuple Souverain ; je n'en sais rien au juste.

Tout ce que je puis faire pour vous éclairer un peu, c'est vous en donner une définition lue dans les tranchées :

« Formule employée par de nombreux parlementaires pour faire mu-

rir les poires. » Peut-être est-ce vrai ?

JABOULET.



Au profit des Poilus
du « Nouvelliste »

GRANDE TOMBOLA

Organisée par le P.C.
du « Nouvelliste »

LISTE DES LOTS (Par ordre de réception).

Vase cuivre, douille d'obus, gravé et offert par le poilu Chanal.

Vase cuivre, douille de 75, gravé par un poilu et offert par le capitaine Cherbut. Service à fumeur (don de Mme Chaumet).

Boussole-loupes (don de Mme Chaumet).

Gravure d'Appian (don de M. Dupont).

Deux Appliques (don de Mlle Némoz).

Une grande applique (Don de M. Bonnaud).

Broche (Don de M. Bardin).

Coupe-papier métal blanc (don de M. Perrot).

Sac de dame (don du poilu Ducret).

Piabilo luxe (don de Mme Dupont).

Coupe-papier nacré (don du jeune J. Dupont).

Bon pour deux pigeons ou un lapin vivants (don de M. Bouchard).

Un volume (don de Mlle L. Perrault).

Briquet de tranchée (don du poilu Fialon).

Cinq plaquettes historiques, métal argenté (don de M. J. Bourdon)

Marine, peinture de Henry (don de M.X.F...).

Cendrier de tranchée (don de M. Buffard).

Deux paquets de tabac fin en usage dans les tranchées (Don du poilu J. Auray).

Service à liqueur (don de Mme C...).

Jardinière biscuit (don de M. V. Groffier).

La Sainte-Famille, gravure crayons (don de l'auteur, M. Gilbert).

Une bouteille champagne (don de M. Masson).

Sept volumes grands auteurs (don de M. Cottaz).

Clapeau de lampe brodé et offert par Mme H. Brunier.

Bouteille vin Samos (don de Mlle Estelle B...).

Pelote brodée et offerte par Mlle Yv. Morel.

Dejeuner porcelaine (don de Mlle Granger).

Vide-poche (don de Mme Guichard).

Une boîte de 44 tablettes chocolat (don de Mme Messimilly).

Un saucisson (don de Mme Grizaud)

Liseuse métal blanc (don de M. Soulage).

Bonbonnière garnie (don de J. Bernard).

Coffret laque garni (don de Mme Bernard mere).

Deux petits tapis (don de Mme J. Poncet).

Encrier culot d'obus et fusée (M. Guillermain).

Tapis cordonnet soie (don de M. Courtot).

Briquet-missel (don de M. Cherbut).

Un volume : « L'Insurrection de Lyon en 1793 » (don de M. Bonnaud).

Une caisse de chocolat (don de la Compagnie d'Aiguebelle).

CETTE LISTE S'ALLONGERA DE LOTS QUI NOUS ONT ETE PROMIS

Les billets seront mis en vente dans le courant du mois, au prix de 0.50. — Un gagnant par série.



LES G. V. C.

Les G. V. C. dans la zone des armées. — Les mésaventures de Filon.
La libération de la classe 1889

C'était dans l'après-midi du 1^{er} décembre. Au vent qui, depuis deux jours, soufflait en tempête



avait succédé une pluie qui tombait à torrents. Seules, trois sentineles avaient le droit et le devoir, par un temps pareil, de rester dehors, à l'entrée des tunnels, sur la ligne Besançon-Belfort, dont le poste de G... avait la garde. Et elles y étaient !...

Les autres gardes-voies — une douzaine et demie — qui, depuis des mois et des mois, n'ont d'autre horizon de guerre que la vallée du Doubs encerclé de bois et de rochers abruptes, étaient réunis, assis sur d'épaisses bottes de paille, dans la mansarde leur servant de cantonnement.

Tous ces territoriaux de 48 printemps, aux cheveux grisonnants, auxquels on avait confié, dès le début de la guerre, la surveillance des voies et communications, discutaient bruyamment, commentant à perte de vue le projet de loi du ministre de la guerre tendant au maintien sous les drapeaux des hommes de la classe 1889, libérable cependant depuis le 1^{er} novembre, ainsi que les amendements d'un quateron de députés, dont le texte avait paru dans les journaux.

— Mobilisé depuis 24 mois, à 400 kilomètres de chez moi, s'écriait l'un d'eux, est-ce qu'on n'aurait pas pu me rapprocher de mon domicile ?

— Et moi, ajoutait son voisin de droite, un passemientier de la Croix-Rousse, j'ai bien deux fils au front et mes métiers arrêtés, m'a-t-on accordé une seule faveur ?

— T' plains pas, vieux, répliquait un gros ventru qui fumait une Ropp, on pourra p'être ben, un de ces quatre matins, mobilisé aussi ta bourgeoise !...

— Et son chien et son chat aussi ! grommelait, dans un coin de l'obscur local, un mastroquet de Belleville-sur-Saône, qui sculptait la poignée recourbée d'une branche de houx transformée en canne ..

Pendant près de deux heures, on tonitrua contre tous ceux qui détenaient une parcelle de l'autorité militaire ou gouvernementale et aucun ne pardonnait à ceux qui auraient pu plaider la cause juste et intéressante des employés, boutiquiers, commerçants, etc., de les avoir oubliés pour ne s'occuper que des cultivateurs et faire aboutir les démarches et réclamations de ceux-ci. Quatre paysans — un vigneron et trois propriétaires exploitants — mobilisés dans ce poste, permissionnaires de quinze jours presque tous les mois, ne soufflaient mot. Ils se contentaient de se regarder en souriant...

L'arrivée du sergent de chasseurs alpins, chef de poste, qui venait de faire une tournée sur les voies, mit fin à la discussion animée. Mouillé comme un rat sortant du Doubs, ce sous-officier, à la voix de mêlé-casse, s'écria, au milieu du groupe qui, automatiquement, s'était levé comme un seul homme : « Hé bien ! les poilus, le ministre pourra dire, cette fois, que ses troupes sont fraîches !... »

Ces paroles furent accueillies par une explosion d'hilarité.

— ...Je vais faire sécher mes frusques et en endosser d'autres, continua le sergent ; vous au-

tres, les « rentiers », aux patates ?... et plus vite que ça !...

Nos G. V. C. obéirent. Ils pénétrèrent dans la cuisine-réfectoire, contiguë à la pièce qu'ils venaient de quitter, où un de leurs collègues — la bonne poire — finissait d'éplucher des carottes et des pommes de terre, qu'un cuisot bedonnant, assis devant un bon feu, jetait au fur et à mesure dans un grand chaudron rempli d'eau bouillante.

Le « service commandé » étant terminé, tout le poste, au milieu d'un nuage de fumée de pipes, attendit la l'heure de la soupe...

Frais et dispos, la moustache sur le pied de l'offensive, le sergent revint, en se frottant les mains.

— A table ! cria le cuisot, en servant, dans un lot dépareillé de bols, une soupe fumante qui emplissait la salle d'une odeur savoureuse.

En un clin d'œil, chacun fut à sa place. Le tapage des cuillers remplaça le bruit de la conversation. Les récipients se vidèrent rapidement.

— Y a donc pas de pinard ? s'écria le sous-off, en constatant l'absence des « kilos » sur la table...

— Non, chef, répondait Bernard dit « Le Pépé », pour faire du boni, on ne pictera ce soir que de la flotte de la source... céleste ; j'ai mis dehors un seau en bois et il est déjà plein !.

La pluie tombait de plus belle. A ce moment, la porte s'ouvrit. Un soldat, trempé comme une soupe, apparut devant eux. Ceinturon au flanc, un fusil 1874 en bandoulière, il portait un énorme « barda » sur le dos. C'était un territorial, célibataire, qu'on attendait depuis le matin. Grâce à une bienveillante mutation, résultat des démarches de sa famille dont la plupart des membres étaient embusqués, il avait quitté le service du ravitaillement pour venir augmenter d'une unité.

Le coup de ses effets, ses manières élégantes, son langage châtié, son refus dédaigneux d'accepter une écuelle de soupe, firent chuchoter aux « vieux » poilus qui le regardaient causer au sergent : « Ça ! c'est un rupin !... »

— Mon vieux, lui dit le sous-off, sois le bienvenu. Mais je te prévient que tu ne tombes pas

dans un poste de tout repos. Ça ch... ici !. Tu vas prendre dans ton paquet un pantalon et une capote de rechange, qui ne doivent pas être mouillés, et, dans trente-cinq minutes, heure de la relève, tu prendras ton flingot et on te conduira à la cime du rocher où tu feras connaissance avec la consigne sévère et la voie ferrée. Voici des cartouches et deux pétards que tu mettras dans ta cartouchière...

— Mais, sergent, répondit d'une voix fluette le territorial, un peu de théorie sur le nouveau service qui m'incombe et que je ne connais pas, ne serait peut-être pas superflu !

— Oh ! mon vieux, c'est pas difficile. T'as pas la tête dure, t'as de l'oreille, de l'œil ?... Ecoutes bien et retiens de même, car je n'ai pas l'habitude de répéter à mes poilus deux fois la même chose.

La théorie commença. Le nouveau venu prit une pose de penseur... et répéta ensuite mot à mot ce qu'il avait entendu. La leçon était faite et bien apprise.

— Et maintenant, mets-toi en tenue ?

— Sergent ! et le parapluie de l'escouade pour empêcher Mōssieu de se mouiller ? fit remarquer un loustic de la Guille...

— Inutile, Savoyard, il ne pleut plus ! Mais, à propos, comment t'appelles-tu, dit-il, au « coquet » G. V. C., qui finissait de s'habiller ?

— Filon, sergent !

— Ah ! oui, c'est exact, c'est bien ce nom qui est porté sur la feuille de mutation que j'ai sous les yeux. Filon... Filon... répéta le sergent, tant mieux, car nous ne l'avons jamais eu ici le vrai... Filon !...

Le vent du sud-ouest soufflait maintenant. Il nous apportait l'écho des six heures que martelait l'horloge de la vieille église du village voisin. C'était l'instant de la relève des sentinelles.

Filon et deux hommes, en tenue « guerrière » quittèrent la « piaule » et empruntèrent un petit sentier serpentant le long du rocher pour arriver à leurs postes respectifs de surveillance.

Les trois territoriaux qui, depuis de longues heures, assuraient le service, cédèrent avec plaisir leurs places à leurs successeurs, et, sans mot dire, regagnèrent le cantonnement où une bonne

« jaffe » leur avait été conservée dans la marmite suspendue sous la cheminée.

Filon fut placé à dix mètres de l'entrée du premier tunnel, bien éloigné de ses camarades.

La nuit était noire. Pas une lumière ne brillait. On n'entendait que le murmure du Doubs tombant en cascade, au barrage situé à proximité, en contrebas de la route, et le cri lugubre des chats-huants se répondant de loin en loin.

Filon, l'arme au pied, était figé devant une espèce d'abri en joncs. C'est à peine s'il apercevait les rubans d'acier qui se déroulaient devant lui....

Tout à coup, un sifflet prolongé traversa l'air puis deux grosses lanternes surgirent illuminant la voie. C'était un train qui transportait à la frontière des troupes allant défendre en Alsace nos trois couleurs... Le convoi passa, rapidement que Filon, se disait : « Enfin, je suis loin du front, sans crainte maintenant des obus et des marmites, je serai bien tranquille... » Hélas ! à l'instant précis où il se croyait en sûreté, notre territorial reçut à la tête une bouteille vide ayant contenu de l'excellent Pommard, que venait de lancer, par la portière de la dernière voiture du train, un imprudent poilu. Son képi, qui, providentiellement, avait amorti la chute du projectile, était tombé à terre.

Suffoqué d'émoi, Filon porta la main à son crâne qui était simplement bosselé ; la douleur provoquée par le choc était supportable...

— C'est égal, je l'ai échappé belle... fit-il, en se baissant pour ramasser son képi, mais celui-ci avait été projeté plus loin. N'ayant pas d'allumette, il dût tâtonner à terre pour le retrouver. Il s'avancait à petits pas le long du talus bordant la voie lorsque, trompé par l'obscurité, il glissa sur le sol détrempé par la pluie et tomba dans un fossé plein d'eau. Décidément la malchance le poursuivait !... En s'aïdant de son fusil qu'il n'avait pas lâché, il remonta sur le ballast, dans un piteux état.

Il y était à peine depuis cinq minutes que le roulement d'un moteur se fit entendre. C'était un avion ennemi qui, passant au-dessus de la

vallée filait dans la direction de Besançon. Pour éviter la bombe ou les fléchettes que le Boche aurait pu jeter, Filon se dirigea vers le tunnel. Cet ouvrage d'art était, en effet, visé par le bandit de l'air, qui lâcha, une bombe à ce moment. Fort heureusement le but ne fut pas atteint, le projectile éclatant avec un bruit de tonnerre, au milieu de jets de flammes, tomba dans le Doubs. Effrayé par la détonation, une chouette s'envola et effleura de son aile le visage de Filon, dont le cœur battait à se rompre. L'avion continua sa route à grande vitesse vers l'est...

Un silence de mort planait maintenant, Filon, fidèle garde-voie, ouvrait de grands yeux et tendait une oreille attentive sous le tunnel où il s'était caché.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il entendit un roulement sonore qui, lentement, se rapprochait... Encore un train, de ravitaillement ou de munitions, cette fois, qui s'engouffrait sous le tunnel, passa devant lui. Le malheureux factionnaire dut se coller, en quelque sorte, contre les parois du tunnel pour ne pas être accroché et jeté sous les roues du convoi. Il fut simplement arrosé par un jet de vapeur provenant des purgeurs de la locomotive.

— Je crois que c'est l'instant de faire mon acte de contrition, dit Filon, car, ce soir, j'ai déjà vu la mort de bien près, et mes trois heures de garde ne sont pas finies.

Tout à coup, il perçoit un bruit insolite. Il lui semblait que quelqu'un déboulonnait les rails ou plaçait une mine sous les traverses de la voie. C'était l'eau qui ruisselant le long de la maçonnerie, tombait goutte à goutte dans une boîte ouverte de sardines, remuée également par le vent. Ignorant ce détail, Filon prit la frousse. Pour lui, il n'y avait pas de doute : c'était bien un espion qui préparait son œuvre criminelle. Au moment où Filon glissait, sans bruit, une cartouche dans son fusil, la lune fit une courte apparition au-dessus des nuages qui la masquaient et dont le ciel était chargé. Un rayon de cet astre, qui disparut bientôt, filtra à travers l'ouverture d'aération du tunnel, profilant la silhouette d'un

individu, près de l'endroit d'où provenaient les coups sourds. La vision dura une seconde...

— Halte-là ? Qui vive ! cria Filon.

Pas de réponse. Nouvelle sommation, silence profond, Filon épaula son arme et la déchargea dans la direction de l'ombre humaine qui lui était apparue.

Le sergent du poste, porteur d'un fallot allumé, arrivait justement pour contrôler le service des sentinelles, se dirigea en toute hâte vers l'endroit d'où le coup de feu était parti. Il se fit connaître à Filon avant que celui-ci ne l'arrêtât. Précaution inutile, en la circonstance, car le garde-voie guignard, plus mort qu'en vie, ne pouvait proférer un mot. La sentinelle, se trouvant entre les deux tunnels, au bruit de la détonation, était également accourue.

— Que se passe-t-il ? s'écria le sergent furieux ; vous avez brûlé une cartouche, pourquoi ?

Revenu à lui, tremblant encore, Filon raconta succinctement ce qui s'était passé, en montrant du doigt la partie du tunnel où sa victime exploitait son audacieuse tentative.

A la lueur du falot, le sous-officier de ronde et les deux sentinelles arrivèrent sur le point désigné. Là, ils trouvèrent, étendu sur le ballast, entre la voie montante et le mur de voûte, deux branches de bois en forme de croix, supportant un pantalon usagé et une vieille redingote, le tout couronné par un chapeau de feutre cabossé et troué par la balle tirée !... Le fameux espion dont la fin tragique devait faire obtenir la croix de guerre à Filon, n'était autre que ce mannequin habillé déposé contre le mur, dans la soirée, par la main d'un farceur et qui, la veille encore, servant d'épouvantail à moineaux, était planté au milieu d'un champ voisin !...

Complètement ahuri, ne sachant s'il devait rire ou... gueuler, le sergent se borna à dire :

— Décidément, Filon, tu ne dois pas jouir de la plénitude de tes facultés. Viens avec moi...

Le groupe s'éloigna lentement et arriva bientôt au cantonnement.

Là, une nouvelle surprise attendait le chef de poste. Dans la cuisine au plafond vermoulu de

laquelle se balançait une lampe fumeuse, tous les hommes chantaient à tue-tête, dansaient ou se livraient à des contorsions sans nom.

— Mais mes hommes sont devenus fous, s'écria le sergent, en rattrapant, avant qu'elle ait touché le sol, la chique tombée de sa bouche !...

Tous les territoriaux, chaussés de sabots comme les braves des légendaires bataillons de la Moselle, se couchèrent sur les planches disjointes formant le parquet en criant : « Allah ! Allah !... »

Congestionné, perdant, lui aussi, momentanément la raison, le sous-officier fit agenouiller Filon et, étendant ses bras au-dessus de sa tête comme pour le bénir, entonna, sur l'air de « Ma petite Miette », la ballade suivante :

Tout le long, le long du ballast
Notre vie s'écoule sans fast !
A regarder passer les trains
De wagons vides, de wagons pleins
Sans danger, ni sans aucun risque
L'on finit par gagner la brisque
Pour avoir entendu le canon
A 60 kilomètres du front !.....

.....
Six lignes supprimées par la censure
.....

Une enquête fut faite le lendemain par le service médico-légal. Un long rapport développant les nombreux accès de « dingotisme » provoqués par le trop long séjour des hommes dans la zone et le service pénible et fastidieux de la surveillance de jour et de nuit des voies et communications, fut transmis au ministre de la guerre. J'ai appris, hier soir, de source autorisée, que ce document capital a fait pencher la balance en faveur d'une libération très prochaine des « vieux » G. V. C. de la classe 1889.

J. AURAY, G. V. C. de 2^e classe.

BOIS DE CHAUFFAGE GRATUIT

Dans tous les paquets de tabac

LES MÉMOIRES D'UN RAPATRIÉ

III. — DE DARMSTADT A HEUBERG

Quand nous arrivâmes en gare de Darmstadt, nous vîmes un long train composé entièrement de wagons de 4^e classe — beaucoup plus confortables que les 3^e classes des compagnies françaises — soit dit en passant. Alors, cette fois, nous n'allions donc plus voyager comme de vulgaires bestiaux, mais bien comme des voyageurs! Nous en fûmes tous très étonnés. Mais pourquoi donc cette attention des Boches à notre égard ?

Était-ce pour nous permettre de mieux contempler les divers pays que nous allions traverser ? Non point. C'était tout simplement pour mieux nous exhiber en cours de route, surtout que notre train était signalé dans les gares que nous devons traverser. Pensez donc, pouvoir offrir le spectacle d'un train complet de prisonniers français quel stimulant pour relever le courage et la confiance du peuple allemand, déjà bien bas à cette époque ! Quoi qu'il en soit, si les sbires de Guillaume ont trouvé leur intérêt à nous faire voyager dans de telles conditions, nous n'avons pas eu à nous plaindre de la combinaison, car c'est bien installé dans ces wagons que nous avons effectué ce nouveau voyage à travers un pays malheureusement beaucoup trop beau pour ces bandits, et tout aurait été pour le mieux si nous avions eu des vivres un peu plus abondants pour faire le voyage. Mais, hélas ! nous n'avions qu'une pauvre petite tranche de pain... de pain K K ! ! !

A neuf heures, l'opération d'embarquement de notre convoi étant terminée, notre train s'ébranla, tiré par une puissante machine. Par extraordinaire, il faisait beau temps.

Parmi les nombreuses et belles villes que nous avons traversées, villes toutes plus industrielles les unes que les autres, je citerai d'abord Worms sur le Rhin, 44.000 habitants, port fluvial qui était très actif avant la guerre. Dans cette ville et à proximité de la voie ferrée est installé un camp de prisonniers anglais. Au passage de notre train, nous échangeâmes de fraternels saluts avec nos braves alliés.

Nous traversâmes ensuite Mannheim, qui compte 163.000 habitants. Cette ville, qui a déjà été détruite par les Français en 1689, a reçu à plusieurs reprises, la visite de nos escadrilles de bombardement qui, chaque fois, laissent des traces sanglantes de leur passage. Un de ces bombardements a fait, outre les dégâts matériels, plus de quatre cents victimes. Aussi la rage des Allemands ne connaissait-elle plus de bornes et se traduisait-elle par de violents articles de journaux contre la France « barbare » qu'ils menaçaient de représailles plus barbares encore. Mannheim est un centre de l'industrie métallurgique et de produits chimiques. Deux camps de



prisonniers sont installés dans cette ville, un pour les officiers français, l'autre pour les soldats. Comme partout sur notre passage, les habitants qui se trouvaient à la gare, quand nous la traversâmes, eurent une attitude froide, mais assez correcte à notre égard. Seuls quelques exaltés, surtout des femmes, se firent remarquer en nous montrant le poing, et en voulant, de loin, nous couper le cou.

Nous sommes également passés à Heilbronn, ville arrosée par le Neckar et qui compte 40.000 âmes ; les principales ressources de ce pays sont

l'exploitation des carrières et la culture des vignes et des jardins.

Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans la capitale du royaume de Wurtemberg : Stuttgart. Cette ville est située sur le Neesbach ; elle compte environ 250.000 habitants et fait principalement le commerce de la librairie, de la papeterie, de l'orfèvrerie et de la ganterie. Comme notre arrivée dans cette jolie ville coïncidait avec la sortie des écoles, beaucoup d'écoliers se trouvaient aux abords de la gare pour nous voir. Nous étions, pour ces jeunes Boches de vrais objets de curiosité. C'est à Stuttgart que nous devions faire le seul et unique repas de la journée, et quel repas, mes bons amis : une soupe... un potage très clair, qui aurait très bien fait comme bouillon de purge.

On amena donc notre train à quai, on nous fit descendre de wagon et l'on nous conduisit dans un vaste réfectoire à l'usage des troupes de passage et là on servit le fameux menu que j'ai cité plus haut. Aucun cas d'indigestion à signaler !...

Une heure plus tard nous repartîmes et à neuf heures du soir nous arrivâmes à Eutingen. Nous passâmes toute la nuit dans cette gare sans pouvoir descendre de wagons. A minuit on nous distribua à chacun un morceau de pain et un bout de saucisse. Comme ce repas nocturne n'avait pas été prévu, le pain manqua, malgré toutes les réquisitions faites en ville, et beaucoup de nos camarades durent se contenter d'un pauvre petit bout de saucisse. Puis, pour essayer d'oublier toutes nos misères, nous nous jetâmes dans les bras de Morphée et, la fatigue aidant, nous ne tardâmes pas à nous endormir.

A cinq heures du matin, notre train reprenait sa course, traîné, cette fois, par deux locomotives, car il s'engageait dans une région excessivement montagneuse et d'altitude toujours plus élevée. Cette contrée nous a paru être assez pittoresque et pourrait fournir de but à de très intéressantes excursions, seulement il ne faudrait pas la parcourir à une heure aussi matinale que nous, car vous risqueriez de rencontrer l'épais

brouillard qui nous a dérobé pas mal de beaux points de vue.

Tous les voyages ont une fin, même ceux que les Boches offrent aux prisonniers français. A huit heures, nous arrivâmes à Storzigen, gare terminus. En descendant du train, on nous fit ranger par quatre et après avoir été comptés et recomptés, nous fûmes conduits au camp d'Heuberg où nous devions subir notre captivité. Le camp est à six kilomètres de Storzigen.

En arrivant, nous fûmes immédiatement conduit aux douches et à la désinfection, puis on nous donna à chacun une chemise et un caleçon pour nous permettre de changer de linge. Il y avait plus d'un mois que cela ne nous était pas arrivé. Nous fûmes ensuite classés par profession et répartis dans les diverses compagnies où nous reçûmes les numéros matricules qui devaient remplacer nos noms. Comme les bagnards les prisonniers ne sont jamais appelés par leurs noms, mais uniquement par leur numéro qu'ils doivent porter sur le côté gauche de leur veste et de leur capote. C'est ainsi que pendant toute ma captivité je ne me suis jamais appelé Simon, mais « 15776 ». Tous les sanitaires furent affectés à la deuxième compagnie, la meilleure, de mon temps.

(A suivre.)

Autoine SIMON.

L'ANCÊTRE DES JOURNAUX DU FRONT

Si l'on en croit la « Revue », l'ancêtre de tous les journaux d'front aurait été fondé par Tolstoï, au moment où il servait dans l'artillerie russe, pendant le siège de Sébastopol.

L'illustre écrivain se proposait, dans son journal « d'égayer ses camarades, de les encourager dans leurs moments de faiblesse... d'écrire la guerre telle qu'il la voyait, sans l'embellir, et enfin, et surtout, de publier des notices biographiques de ceux des soldats de sa division morts pour la Russie, dont la conduite avait été la plus héroïque ».

Le journal de Tolstoï coûtait fort cher : 2 roubles (5 fr. 25). Il est vrai qu'il était rédigé par Tolstoï et cela vaut quelque chose

LE BULLETIN DES ALARMÉS

DE LA RÉPUBLIQUE

CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR

LEMPOTÉY Jules. — N'a jamais hésité à déployer la frousse la plus intense. Réfugié à Bordeaux, dormait dans une cave. Revenu involontairement à Paris, s'est lancé vers le Midi dès l'apparition, à soixante kilomètres, d'un nuage en forme de «zeppelin». Blessé légèrement dans une bousculade à la gare de Lyon.

BEAUCCUR Joseph. — A la tête de 30.000 francs en or, a su conserver cet effectif en dépit des attaques les plus pressantes du gouvernement, de la presse, de son curé et de ses amis. Invité à souscrire à l'emprunt national à la Banque de France, a héroïquement refusé de s'y rendre. A su organiser autour de sa position une défense de premier ordre.

FLUTE Marcel. — Donne l'exemple de la plus admirable énergie au cours des combats livrés chaque soir, à l'appétit, au café du Commerce. Complètement encerclé par les boîtes d'allumettes du commandant Bravida, a su se dégager au moyen d'une audace contre-attaque. Blessé au cours de l'action par un pyrogène, a refusé de se laisser évacuer. (Deuxième citation.)

MISTINGUET Théodore. — Se distingue depuis le début de la campagne par le courage avec lequel il assiste à toutes les actions projetées sur l'écran du cinéma de son quartier. Volontaire pour toutes les réjouissances publiques ou privées. Très entraîné à la grenadine, ne quitte jamais sa tranchée au café des Martyrs que lorsque l'heure de la retraite a sonné.

LA TREMPETTE Maximilien. — Grièvement blessé par un éclat de rire au moment où, un soir de fausse alerte, il se réfugiait dans la loge de sa concierge. S'était déjà signalé en maintes circonstances par son entrain à fuir le danger.

POULARD Hippolyte. — A pris dans des circonstances critiques, la commande d'une batterie d'obusiers qu'il n'a passée à un usiner qu'après avoir prélevé une forte commission. Agent de liaison entre le ministère de la guerre et les fabricants assure l'exécution des ordres qui lui sont donnés sans se soucier des feux de barrage du contrôle et de la commission des bénéfices de guerre. (Trois citations, dont une devant la correctionnelle.)

LA BRIGEC Honoré. — Immobilisé comme épiciériste dans un quartier populaire, a résisté avec une admirable énergie à l'attaque de forces importantes qui voulaient lui acheter son stock de sucre. A su garder l'avantage sur un ennemi opiniâtre qu'il a obligé à céder la place.

TOURNESOL Arsène. — Réformé pour maladie de cœur, n'a pas hésité à s'engager dans un journal de combat où, chaque jour, en tête de colonne, il donne, la plume à la main, l'exemple de la plus belle intrépidité. (Citations nombreuses de Jomini, Bernhardi et Napoléon.)

VERJUS Pierre. — Officier d'académie d'une classe ancienne, se distingue en toutes circonstances par la vigueur avec laquelle il prend part à la lutte économique. Favorise la reprise des productions en organisant un service de renseignements (achat au plus haut prix) qui le permet de ramener chaque jour dans ses lignes un important butin.

SOLFÉRIT Benjamin. — A su organiser dans unabri un tripot qui fonctionne à moins de 30 mètres d'un commissariat de police. Attaqué par des forces nombreuses d'agents de la Sûreté, maintenu le sang-froid autour de lui et a résisté vaillamment, n'abandonnant aux assistants que deux roulettes en mauvais état et quelques millions. (Deuxième citation.)

(Fantasio.)

Horace BRIOLA.

LA TOMBOLA DU « PETIT CANARD »

Un succès en appelle un autre... plus grand. La tombola qu'organise en ce moment le « Petit Canard » dépassera, par le nombre et la valeur des lots ainsi que par les résultats certains, tout ce que ce jeune « palmipède » a fait jusqu'à ce jour.

Aussi devons-nous d'abord un Merci reconnaissant aux généreux amis qui nous ont fait parvenir des lots dont la plupart sont d'une réelle valeur.

Merci à Chanal, le premier donateur, pour son vase, qu'en amateur éclairé, il a artistiquement gravé.

Merci au capitaine Cherbut pour la douille de 75, qu'un de ses poilus a transformé en potiche, et agrémenté, à l'aide d'un clou, d'une gravure de professionnel.

Merci à nos poilus : Ducret (qu'il nous excuse de révéler son nom), pour son remarquable sac de dame ; Fialon, pour son briquet offert de si bon cœur ; Auray qui se prive de deux paquets de tabac... l'intention ne remplace-t-elle pas la valeur ?

Merci à nos camarades de labeur pour leurs lots nombreux et importants

Merci à tous nos amis du dehors et aux parents de mobilisés pour leurs dons qui nous ont profondément touchés et qui sont pour nous un précieux encouragement.

*
**

Dans le courant de janvier les billets seront mis en vente au prix de 0 fr 50.

Pour donner plus d'attrait à la tombola, il a été décidé que toutes les séries seraient gagnantes.

Amis, prenez et placez le plus grand nombre de ces billets ! C'est pour nos poilus dont la Caisse a été, ce mois, réduite à sa plus simple expression !

Nos poilus sont en bleu clair ; les Allemands seront bientôt en...foncés.

LES PLAQUETTES HISTORIQUES

On a vu d'autre part que M. J. Bourdon avait gracieusement offert au P. C., pour sa prochaine tombola, cinq « Plaquettes Historiques » en métal argenté (patiné veilli).

Ces plaquettes ont été conçues par M. J. Bourdon pour commémorer les heures tragiques de l'effroyable guerre que nous subissons.

La série se compose de 16 modèles différents représentant toutes les armes et tous les services de l'armée française.

Huit petites cases sont réservées, dans lesquelles chacun a la faculté de faire inscrire les gloires de ses armes, services et souvenirs personnels, et les parents les noms et distinctions des disparus.

Nos amis pourront s'adresser à M. J. Bourdon, 5 rue du Chalet, à Villeurbanne, en se recommandant du « Petit Canard », pour l'acquisition de ces plaquettes.

A PROPOS DE CEINTURES

La distribution sur le front de ceintures (dites turbans) a donné lieu, de la part de certains esprits chagrins, à une fâcheuse interprétation. Considérant ce précieux accessoire comme un symbole, ils se sont imaginés que le haut commandement, prévoyant quelque retard dans la distribution des vivres, voulait que chacun fût même, le cas échéant, de « se mettre la ceinture ». Nous ne saurions trop nous élever contre cette fantaisiste interprétation d'une louable mesure. Les ceintures sont uniquement destinées à protéger l'abdomen. Certains estiment qu'il faut avoir le ventre libre ; d'autres croient qu'il est bon de se serrer le ventre. N'ayant aucune compétence en matière médicale, nous nous abstiendrons de prendre parti dans cette controverse. D'autre part, n'ayant pas touché de ceinture nous nous l'accrochons.

Les pages qui suivent : « Le Bulletin des Armés » et « Zeitung Tadehlag », ont été puisées par extraits dans « Fantasio ».

Zeitung Tadeblag

QUOTIDIEN PUBLIE PAR L'AGENCE WOLFF

NOTRE POLITIQUE KOLONIALE

C'est avec une joie profonde que nous avons appris que Dar-es-Salam, la capitale de l'Afrique orientale allemande, venait de tomber entre les mains des Anglais.

Enfin ! Nous voici donc définitivement débarrassés de ce cruel souci. Plus de colonies pour traverser notre action triomphale. Plus de Togoland, plus de Kameroum ; nous sommes libres absolument libres. On comprend facilement les avantages que nous retirons de la perte de nos colonies. Naguère les alliés pouvaient se vanter d'y remporter des succès ; maintenant que nous n'avons plus de colonies, les Anglais et les Français ne pourront plus nous en prendre. C'est donc une victoire que nous venons de remporter, et ce génial succès tactique ne manquera pas de troubler les neutres

K. Pout.

LE KRONPRINZ BLESSÉ

La presse ennemie fait courir le bruit que le kronprinz a été blessé devant Verdun, par des éclats d'obus. On devine sans peine dans quel but.

Une fois de plus, il nous est aisé de donner, à nos adversaires, un démenti d'autant plus formel que chacun sait que l'héritier de la couronne ne s'approche jamais à plus de 278 kilomètres de la ligne de feu. Non ! le kronprinz n'est pas blessé. Il ne l'a jamais été et nous pouvons affirmer qu'« il ne le sera jamais ».

Krack.

LA MAIN-D'ŒUVRE FRANÇAISE

Les Français désirent vivement la reprise des affaires, mais tous leurs efforts seront vains, car le recrutement de la main-d'œuvre devient chez eux de plus en plus difficile.

C'est ainsi que d'anciens parlementaires ont été

employés dans les fermes à des « travaux de battage » ; d'ex-facteurs considérés comme hommes de lettres rédigent des chroniques dans de grands quotidiens ; des maraîchers sont devenus « fraiseurs » dans des fabriques de munitions ; des militaires réformés sont chargés de poser des carreaux parce qu'ils ont servi dans les « vitriers » ; des laveurs de vaisselle ont été acceptés par la préfecture de police comme agents plongeurs ; enfin des fabricants de bouteilles ont pris dans leurs usines comme souffleurs de verre, ceux des théâtre, actuellement en retraite. K.C.Rohl.

GRANDIOSE CEREMONIE

Le bruit avait couru que Karl 1^{er}, le nouvel empereur d'Autriche, avait été « couronné ». Beaucoup de nos lecteurs ont cru que le sympathique souverain avait fait une chute de cheval ! Il n'en est heureusement rien : Karl 1^{er} a été couronné roi de Hongrie, et nous aurions donné les détails magnifiques de son couronnement dans notre édition d'hier, si notre correspondant n'avait été fusillé en sa qualité de Ruthène, au moment précis où il nous téléphonait.

Il va sans dire que le couronnement du nouveau roi de Hongrie se déroula dans le cérémoniel habituel.

Les souverains pénétrèrent dans la cathédrale, entre deux haies de magnats et de dignitaires, portant le costume national lequel est splendide (en temps de paix). Ce fut le cardinal primat de Hongrie qui posa sur la tête du roi, la couronne.

Ensuite l'archevêque de Veszprém la lui retira avec noblesse, car cette couronne, en or massif, était attendue, à la Banque de Budapest pour la refonte.

Atssitôt après, Karl 1^{er} prononça un fort beau discours. Il débuta par ces mots :

« Hongrois : Vous pouvez vous flatter d'avoir en moi un chien fidèle ! Du reste, mon nom le prouve : est-ce que je ne m'appelle par Karl I ? »

Et il termina ainsi :

« La guerre nous sera favorable ; l'Autriche vivra encore des années prospères, et la Hongrie n'est pas près de disparaître... Du reste, ne dit-on pas : Longue Hongrie ? ».

Après ce discours, le roi, selon l'usage, monta à cheval et gravit la colline du couronnement, sur laquelle avaient été placés les sacs de terre provenant de tous les territoires du royaume.

Parvenu au sommet, le roi Karl, à la vue des sacs de terre, crut qu'il s'était trompé et qu'il se trouvait dans une tranchée de première ligne... Il piqua des deux en poussant des beuglements épouvantables ; on ne put le rattraper que fort loin.

Après la cérémonie, le roi et la reine se rendirent au château pour recevoir les invités.

Le premier le kaiser s'avança. Il dit :

— Ce jour est le plus beau jour de ma vie ! Je suis dans la joie ; toute l'Allemagne est dans la joie. Elle n'a jamais été autant dans la joie depuis Sadowa...

— C'est un vrai plaisir pour moi, s'écria à son tour le maréchal Hindenburg, de vous voir couronné, avec, autour de vous, tous vos généraux... Pendant qu'ils sont là, ils ne sont pas au front...

Puis ce fut un déluge de compliments, de vœux.

Ainsi se termina le couronnement de Karl I. Il est certain que ce fut moins gai que les funérailles de François-Joseph ; mais ce fut à coup sûr, plus imposant... K. Roth.

UNE IMPORTANTE RÉFORME

Chacun a pu constater les excellents résultats qu'a donnés durant toute la période d'été, la réforme horaire. Or, voici qu'il est question de prendre une autre mesure de même ordre dont les heureuses conséquences seront incalculables.

L'un de nos députés au Reichstag va tout simplement proposer de retarder d'un an le calendrier allemand. Ainsi le 1^{er} janvier prochain serait celui de l'année 1916,

Nous serions certains, de cette façon, de finir la guerre un an plus tôt qu'on n'osait l'espérer. Les gens découragés ne se plaindraient plus de la lenteur des opérations sur le front occidental et nous pourrions peut-être espérer prendre Verdun et même Paris avant la fin de l'année 1916. La population pauvre de notre pays se verrait pendant un an libérée de toute dette envers les propriétaires, etc., etc.

Gageons que beaucoup de belles dames, un peu sur le retour, ne seront pas fâchées de faire mentir le vieux proverbe français disant que le temps perdu ne se rattrape jamais et qu'on peut, d'ores et déjà, les compter dans les rangs des partisans de la réforme. K.-D. Roussel.

UNE DISTRIBUTION DE VIÂNDE

Une distribution extraordinaire de viande fraîche a eu lieu hier au grand marché de la Sprée. Comme à l'ordinaire, tout s'est passé dans le plus grand calme.

Le boucher et son premier commis ont été transportés à l'hôpital dans un état qui laisse peu d'espoir. Un agent a été tué et trois blessés.

LES GRANDES ÉMOTIONS

Une malheureuse Bavaroise commit l'imprudence de se glisser hier, attirée par l'odeur, dans la cuisine de l'hôtel de M. O. Péze, le riche banquier. Sur un fourneau, elle aperçut une superbe omelette aux confitures et au petit lard.

La malheureuse femme, terrassée par l'émotion, tomba raide morte.

ON DÉMANDE

Eleveur de volailles pour approvisionner l'agence Wolff de canards frais.

Agent lyrique capable de faire chanter le gouvernement suisse.

Cordonnier pour élargir les petits souliers du kronprinz.

MOTS DE POILUS

Dans un tramway partant de la gare Perrache, un poilu upermisionnaire, placidement, contemple un petit insecte qui évolue sur la manche de sa capote.

— Tuez-le, dit un civil d'un air dégoûté.

— Pas la peine, répond le poilu... quand j'en tue un, il y en a quarante qui viennent à l'enferment.

LE TELEPHONISTE

Le téléphoniste est un type dans le genre du macaroni au fromage. Il étale des fils ; détalé et file avec une rapidité vertigineuse lorsqu'on a besoin de lui. Très compréhensible lorsqu'il parle naturellement, il devient une énigme lorsqu'il se sert de son appareil. Il est amateur de tempêtes et marmites qui lui fournissent des excuses irréfutables. Il se nourrit de... friture.

LES ADRESSES DE NOS SOLDATS

REDACTION

Ducoin, sous-intendant militaire, Lyon.
Cherbut, capitaine, 358^e inf., 23^e comp., commandant de groupe au dépôt divisionnaire. Sect.197.
Paysan, sergent, 14^e section C.O.A., troupeau de ravitaillement de la 129^e division Secteur 193.
Balmas, 84^e artill. lourde, secrétaire de l'officier d'approvision., 5^e groupe de 155 long Sect. B. 24.
Bollache, 407^e inf., hôpital n° 18, rue Sainte-Hélène, Lyon.

ADMINISTRATION

Rambaud, lieutenant de vaisseau à bord du « Duquay-Trouin », Bureau central naval, Marseille.
Odet, adjudant, 17^e infanterie, 6^e comp. Sect. 117.
Escoffier, mar.-logis, 54^e art. fort Vitriolerie, Lyon.
Martindou, caporal, dépôt d'éclapés. Secteur 185.
Bardin L., infirmier, train sanit. C. 2/31, dépôt de réarmement de la G. R. Secteur 45.
Charvin, secrét. bur. hôpital Desgenettes, Lyon.
Fillion Louis, 1^{er} étranger, 5^e comp. Lyon.
Perenet, 5^e dépôt équipages de la flotte, Toulon.
Troliet, 6^e colonial, section H.R., Lyon-St-Irénée.

PUBLICITE

Jaboulet, maréchal-des-logis, 55^e artillerie, en convalescence.
Marotte, maréchal-des-logis, poste demi-fixe n° 40, D. C. A. Secteur 164.
Amrein, commission militaire de C. P., Lyon.
Margain, sergent, réserve station magasin, Lyon.

Auray, G.V.C. Poste 3. Grange-Ravey, par Beaumes-les-Dames (Doubs).
Bernard Jean, 11^e chasseurs alpins, 25^e compagnie. Secteur 147.
Bourguignon, 14^e sect.E.M.R. Rhône-Central,Lyon.
Chapon, secrétaire du trésorier, 158^e infant., fort Lamothe, Lyon.
Debuis, hôpital complém. n° 32, La Côte-St-André.
Hobat, conducteur, 289 T. M., par B. C. M., Paris.

LINTYPES

N° 3161. **Tarraquois**, adjudant 407^e, baraque 1, Gefangenenlager Gross-Poritsch bei Zittau (Allemagne).
 N° 15.805. **Marguin Antoine**, sergent-fourrier, 158^e, 6^e compagnie, 3^e bataill. Kriegsgefangenenlager Heuberg (Bez Konstanz), Baden (Allemagne).
Chaumet, maréchal-des-logis-fourrier, 6^e artillerie campagne, 127^e batterie A. Sect. 80.
Piot, mobilisé chez M Viven, à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron).
Béruti, sergent, 4^e zouaves, 14^e compag. Sect. 131.
Berthet, ouvrier arsenal, Lyon-Perrache.
Brunier, 14^e sect. infirmiers, fort Duchère, Lyon
Ghcuzier, caporal 112^e territor. hôpital auxil. 1, salle 2, rue St-Gervais, 84, Rouen (Seine-Infér.).
Crétu, 58^e inf., 5^e comp. D. D., 30^e divis. Sect. 130.
Chanal, 4^e génie, compagnie 8/13. Secteur 57.
Goudeyre, rue J.-C.-Tissot, 4, St-Etienne (Loire)
Galliot-Drevon, établissement d'aviation Esnault-Pelterie, Lyon-Monplaisir.

Céry, 10^e R.A.P., 16^e batterie. Secteur 164.
Perroud Eugène, motocycliste, 578 T. M., par
 B. C. M. Paris.
Peyrot, 107^e artillerie lourde, 34^e batterie, 6^e pièce,
 10^e groupe. Secteur 168.
Simon, 53^e inf., 30^e comp., Pélissanne (B.-du-Rh.).

ROTATIVES

Grosso, brigadier, usine Gillet, quai Serin, 9, Lyon.
Berland, 37^e artillerie, 49^e batterie Secteur 26.
Berthaud, 54^e d'artillerie. Secteur 156.
Bozon, 44^e infanterie, hôpital auxiliaire 10, St-
 Chamond (Loire).
Chaize Victor, 12^e bat. chasseurs alpins (?).
Charreaux, hôpital 68, Chatel-Guyon (Puy-de-D.).
Gornier, 99^e infanterie, 1^{re} compagnie. Secteur 115.
Fialon, 100^e territorial, 4^e compagnie, 4^e section.
 Secteur 104
Faye, 350^e infanterie, hôpital tempor 22, salle 5,
 Villers-Cotterets (Aisne).
Grandjean, 31^e territorial, 20^e compagnie. Sect. 5.
Jarniac, cycliste. 299^e d'infanterie, 5^e bataillon
 Secteur 195.
Karchor, 133^e infanterie, Belley (Ain).
Michallet, 134^e infant., 3^e batail. 9^e comp. Sect. 53.
Saraudy, 8^e sect. C. O. A., St-Nicolas-les-Cîteaux,
 par Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).

CLICHERIE

Ferrier, brigadier 10^e d'artillerie, au Parc d'ar-
 tillerie. Lyon
Glaraz, 19 rue Danton, Toulouse.
Mallen, mobilisé arsenal, Lyon
Morel, Etat-Major A. L. 31. Secteur 46.
Warnier, usine Goguét, aven Duchesne, Romans.

DÉPARTS

Delafouilhouze M., brigadier, ambulance alpine
 n° 8. Secteur 503. Armée d'Orient.
Bouchez, sapeur, 55^e bataillon de chasseurs, sec-
 tion H., R. Secteur 76.
Cocard, 54^e art., 64^e bat. (en congé convalescence).
Delafouilhouze E., 2^e bataillon de garde, 6^e col-
 onial, Minimes Lyon
Ducrét, 350^e inf. (en convalescence).
Fourne, 98^e infanterie. 29^e compagnie, Roanne
 Loire).

Germain, 6^e colonial, 30^e compagnie, section C.,
 Minimes. Lyon.
Martinand, 148^e infanterie, hôpital mixte, salle
 St-Lucien, Vannes (Morbihan).
Verret, 112^e infanterie, 26^e compagnie (?).

BUREAU DE L'IMPRIMERIE

Perroud, officier d'administration de 1^{re} classe.

COMPOSITION

Labalme, caporal, 213^e d'infanterie, 5^e comp. de
 mitrailleuses, canon de 37 Secteur 204.
Vallin, caporal, 22^e infanterie, 1^{re} compagnie mi-
 traillieurs. Secteur 115.
Bardin, 11^e bataillon chasseurs alpins, 4^e com-
 pagnie. Secteur 192.
Berrod, brancardier, 159^e infanterie, 10^e compa-
 gnie. Secteur 47.
Bourdell, 299^e infanterie, 28^e compagnie, Vienne.
Breysse, 64^e artill., 65^e batt., fort Vitriolerie, Lyon.
Clasagne, mobilisé à l'Exposition, Lyon.
Constant, dépôt 158^e infanterie, détaché à l'usine
 matériel de guerre, Lyon-Exposition.
Frey, 1^{re} artillerie de montagne, 5^e batterie,
 Secteur 508. Armée d'Orient.
Meunier, 28^e chasseurs alpins, 11^e compagnie, 1^{re}
 section, Nyons (Drôme)
Peillod, 36^e d'artillerie, 26^e section de munitions
 d'artillerie de 75. Armée Orient. Secteur 503.
Sapin, 14^e escadron du train, 7^e compagnie,
 B. O. L. n° 1. Secteur 184.

MACHINES

Collonge, 36^e colonial, 18^e compagnie. Secteur 148
Clément Bernard, service automobile 4^e section
 Lyon-Part-Dieu.
Massa, 6^e artillerie à pied, 26^e batterie. Sect. 168.
Pellet, 414^e inf., 6^e comp., Sect. 198
Pernin, 96^e territorial, 3^e comp. Secteur 97.
Savoyat, 44^e infanterie, 29^e compagnie, groupe B,
 caserne Michel. Lons-le-Saunier.

PAPETERIE

Lacombe, mobilisé à Lyon.
Puges, mécanicien, 24^e section de parc, par B.C.M.
 Paris.